

Studio Lou Petitou
Pierre Charmoz

La Canine
impériale

Sous la Cape

Avertissement

Les pages qui suivent ont été élaborées avec le plus grand soin par les auteurs, soucieux de vraisemblance à défaut de véracité.

Les événements relatés s'inscrivent dans un contexte historique scrupuleusement restitué, celui du début du second Empire. S'il se révélait quelques distorsions temporelles, elles ne sauraient être que le fruit de cette malencontreuse habitude qu'ont les événements à ne pas toujours se conformer à leur restitution par les chroniqueurs du temps – et, ensuite, par les historiens patentés.

Néanmoins, nous assumons volontiers deux anachronismes :

– le photographe Édouard-Isidore Buguet, mentionné par sa seule initiale B., ne sera connu qu'un quart de siècle plus tard pour ses photos médiumniques ;

– le zouave Jacob, magnifiquement campé par André Gill à la une d'un numéro de *La Lune*, ne commencera à dispenser ses bienfaits à l'humanité souffrante qu'en 1866.

Sinon, les personnages présents dans ce roman ont tous existé : de l'impératrice Eugénie à Ernest Renan, en passant par François Vidocq ou Prosper Enfantin – à l'exception notable de ceux que nous avons inventés ou empruntés.

1

Janvier 1853.

Depuis le sacre de Napoléon le Petit, d'étranges rumeurs circulent dans la capitale : le Moine bourru aurait réapparu, cette silhouette au capuchon pointu, fugace autant que menaçante, qui bouscule et fait tomber les passants dans les ruelles avant de s'évanouir dans l'obscurité, ou bien montre son vilain museau aux fenêtres, effrayant les enfants ; de très jeunes filles, elles, disparaîtraient – on en retrouverait parfois, cousettes et lingères, au fond d'une cour ou dans un recoin d'escalier, exsangues, le visage figé dans une expression de terreur indicible. La plupart, orphelines ou abandonnées. Des malheureuses, que nul ne réclame. Des enfants aussi, des petits cadavres non pas gonflés mais vidés de tout leur sang, au fil de la Seine, qu'on repêche du côté de Suresnes.

À la demande d'un proche de l'impératrice, le célèbre Vidocq, âgé de soixante-dix-huit ans et retiré depuis longtemps, a accepté de se pencher sur l'affaire. Il a réactivé son réseau d'informateurs – faux infirmes, faux aveugles, vidangeurs, ramoneurs, mendiants, portiers de bordel, sonneurs de cloches, sacristains ou bedeaux, forts des halles, regrattières, chiffonniers ; pourtant d'une efficacité redoutée, ils n'ont pu cette fois lui venir en aide : promesses et menaces n'y font rien, ni l'or. Des bas-fonds de la ville ne montent que les remugles habituels : crimes crapuleux, femmes violées et jetées dans la Seine, bourgeois éventré par un vide-gousset, étudiant ivre au

point d'approcher les portes de la mort, cocher saoul lui aussi à en tomber sous les roues de son fiacre...

Pourtant, un témoin va se manifester, de son plein gré. Un jeune philosophe, qui vient de soutenir brillamment une thèse sur Ibn Rochd l'Andalou (notre Averroès) et s'intéresse aux cultures du monde avec une curiosité insatiable. Vidocq le reçoit avec courtoisie – il est au fait de ses travaux : cet homme jadis si redouté est décidément omniscient ! – dans un cabinet de travail aux murs recouverts de livres, à la porte capitonnée, aux épais rideaux verts tirés. L'hiver est rude et le vieil homme, claquemuré dans sa petite maison du centre de la capitale, tend le dos à un poêle qui dégage une douce chaleur. Halo de la lampe sur la table. À l'entrée de son visiteur, il se redresse avec peine et se dirige vers lui, le visage empreint d'une expression aimable, la main tendue :

– Bonjour, monsieur Renan. Ainsi, vous souhaitez nous éclairer sur ces affaires de meurtres qui nous tracassent.

Le jeune homme est intimidé, ce qui lui arrive rarement, par l'ancien bagnard devenu policier. Il est surpris, aussi, par l'expression ouverte et bienveillante, alors qu'il s'attendait à quelque alguazil visqueux. Il note sur les mains et sur le visage ces taches brunes de vieillesse que la langue du peuple nomme « fleurs de cimetière » et répond :

– Témoignage indirect, à vrai dire : je n'ai pas assisté aux événements qui endeuillent Paris. Mais j'ai trouvé trace, dans des archives diverses, de cas anciens qui ne sont pas sans rapport avec ceux qui vous préoccupent.

Vidocq le fixe soudain, comme cherchant au fond de cette intelligence la solution d'une énigme plus insoluble que la quadrature du cercle.

– Diable ! Vous m'intéressez vivement ! Moi-même, je me suis penché sur de vieux rapports de police, maintenus secrets,

que j'ai hérités du célèbre Sartine, qui lui-même... Mais tout cela se perd dans la nuit des temps... Parlez! Parlez!

– Voilà: en décembre 1551, François Xavier gagne Malacca et Goa en vue de préparer son expédition vers la Chine. Au cours de son voyage, il a connaissance d'une tribu aux mœurs étranges et, dans sa soif d'évangéliser, se détourne de sa route. J'ai retrouvé cet épisode dans un mémoire confidentiel adressé au général des Ignaciens (le nom des jésuites à l'époque) – dans lequel un compagnon de François Xavier détaille les péripéties du voyage: il y est question notamment de chauves-souris géantes, avec lesquelles les indigènes entretiendraient des rapports... privilégiés.

– Hum... sourit Vidocq («Des curaileries, forcément. Un ancien séminariste sentira toujours la sacristie»), coutume barbare... ou exagération du narrateur, voilà ce qui serait peu aisé à démêler.

Renan, soudain en confiance, se départ de sa raideur et, prenant place sur une chaise que lui indique obligeamment son interlocuteur, poursuit son récit:

– Ces créatures nocturnes s'apparentent au genre *Desmodontinae*, plus connues sous le nom de «vampires».

Vidocq se dresse, oubliant ses rhumatismes:

– Diable! (Renan a un imperceptible mouvement de recul.) Ah ça!... Mais continuez, je vous prie – et excusez mon impatience!

– Cette tribu avait accueilli l'expédition et les trois missionnaires avec les marques de la plus cordiale hospitalité. Si bien qu'au bout de quelques jours, toute mesure de prudence était oubliée par les insoucians voyageurs, sous le charme de leurs hôtes, et, pour certains, de leurs hôtesses, le narrateur laissant entendre que ceux qui n'étaient point prêtres avaient un accès aisé aux compagnes des naturels, lesquelles ne faisaient pas montre d'une pudibonderie déplacée.

– Mœurs touchantes des primitifs! soupire le policier en aparté. Mais vous supposez que les tonsurés restaient chastes? Ce qui reste à prouver...

– Le récit le laisse entendre. Ensuite, par une nuit de pleine lune, les hommes de la tribu se jetèrent sur les malheureux voyageurs, les ligotèrent et, à l'exception notable des trois prêtres (« Pas si curé que cela, l'averroïste, il ne nie rien des exigences de la chair... »), les lièrent à des poteaux qui avaient été dressés à quelque distance du village. Ils se livrèrent ensuite à des débauches insensées, les femmes allant jusqu'à mutiler de la plus épouvantable façon ceux des voyageurs qui avaient naguère été leurs amants. Les malheureux étaient pour la plupart entrés en agonie quand une ombre gigantesque tomba sur cette scène effrayante et se colla à chacun des suppliciés. Des trois prêtres qui assistèrent à la scène, deux s'évanouirent – dont François Xavier. Un seul parvint à maintenir son esprit en éveil, probablement le narrateur de cette stupéfiante histoire: il s'en déclare, plusieurs années après les faits, si terriblement ébranlé qu'il voit dans ses rêves, à chaque nuit de pleine lune, l'ombre s'abattre sur lui avec des cris de chauve-souris. Au crépuscule du matin, il parvint à se libérer de ses liens, puis à détacher ses compagnons et – tandis que les membres de la tribu dormaient d'un sommeil de brutes, emmêlés les uns dans les autres et dans un état d'indécence que le pauvre prêtre n'ose décrire – à s'enfuir de ce lieu maudit. Avant de quitter le village, les prêtres voulurent savoir si l'un au moins de leurs infortunés compagnons vivait encore; hélas! ils étaient tous morts, le corps tordu par d'inimaginables souffrances. Ils remarquèrent qu'ils avaient tous été vidés de leur sang et qu'ils portaient au cou deux marques rondes et très-noires.

– Deux marques au cou! s'écrie Vidocq. Mais continuez, continuez! Vous m'intéressez de plus en plus.

– L’histoire ne s’arrête pas là. La tradition rapporte que François Xavier mourut l’année suivante après être tombé malade pendant le voyage en bateau qui le conduisait à l’île de Sancian, au large de Macao. D’après l’auteur du mémoire, ce serait là version officielle afin de ne point choquer le public européen et de maintenir entière l’estime qu’on portait unanimement au jésuite dans l’Église pour son œuvre missionnaire. Il se pourrait que la vérité soit toute différente.

– Que voulez-vous dire ?

En conteur-né, Renan ménage ses effets. Un sourire, mais qui s’efface bientôt.

– D’après l’auteur du mémoire, juste avant de quitter le village, François Xavier aurait pénétré dans une case qui servait de lieu de culte à la tribu, et était de ce fait interdite aux étrangers ; on leur avait fait comprendre, par force mimiques, qu’ils auraient la tête tranchée s’ils mettaient seulement un pied dans l’édifice. Ses deux compagnons cherchèrent à l’en dissuader, mais François Xavier, révolté par tant de cruauté, voulait jeter à bas les idoles qu’il devinait enfermées en ce lieu. Il promit de ne pas s’attarder. Il ressortit effectivement quelques minutes plus tard, chancelant, le regard comme éteint et se tenant le cou d’une main, tandis que de l’autre il brandissait une médaille pendue à un lacet de cuir. « *Perinde ac cadaver* », aurait-il murmuré à l’oreille du narrateur, qui s’était précipité pour le secourir.

– Tiens tiens, la vieille antienne jésuitique : « Comme un cadavre », ricane Vidocq.

– Après plusieurs jours d’errance, sans eau et sans nourriture, les trois missionnaires croisèrent par miracle une jonque, montée non par des pirates, comme souvent sous ces latitudes, mais par des pèlerins bouddhistes, qui les secoururent et les sauvèrent d’une mort certaine. Il ne semble toutefois pas que

la tribu ait cherché à les poursuivre pour récupérer l'idole, que l'auteur du mémoire décrit avec précision : une chauve-souris en posture d'orant.

– Belle allégorie de l'Église, persifle à mi-voix Vidocq, qui n'a jamais cru en rien.

Renan, qui a entendu, a un demi-sourire, lui qui depuis quelques années a perdu la foi de son enfance, pourtant enracinée dans la rude terre bretonne.

– Les trois amis se remirent peu à peu de leur aventure, si ce n'est que François Xavier ne laissait à personne le soin de sa blessure – telle semblait être la raison qui le contraignait à maintenir le col de son habit ecclésiastique fermé haut sur le cou, tandis qu'il tressaillait parfois, comme en proie à une vive affliction. Une nuit, le narrateur s'éveilla soudain – il était harcelé, dit-il, par ce terrible cauchemar qui le visitait lors de la pleine lune. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir penchée au-dessus de lui la tête de François Xavier, les lèvres retroussées sur des crocs peu communs – qui semblaient prêts à perforer le cou de son malheureux compagnon de chambrée. Devant l'air effrayé de ce dernier, François Xavier simula un noctambulisme de circonstance et s'en retourna à sa couche en psalmodiant une oraison.

– J'ai toujours soupçonné ces gens-là d'un appétit *spécial*, commente d'une voix rogue le policier. Mais continuez, continuez, cela devient du plus haut intérêt.

– Il semblerait que François Xavier ait refusé avec obstination de transmettre au Vatican l'amulette volée à la tribu et qu'il s'opposa avec véhémence à ce qu'on la détruisît. Il la gardait sur lui, et même dans les soins du corps qui exigent de se dévêtir, il ne la quittait pas des yeux quand il était obligé de s'en séparer. À plusieurs reprises, le narrateur le vit porter l'amulette à sa bouche et la *lécher* avec la plus vive manifestation de plaisir.

– Ah! ah! fétichisme, maintenant. Votre compte est bon, mon ami, l'interrompt Vidocq qui, oubliant un moment qu'il a en face de lui un savant exposant avec clarté et intelligence un fait peu commun, se croit soudain revenu aux heures glorieuses où il menait ses interrogatoires tambour battant. Oh! pardonnez-moi, j'étais à ce point pris par votre récit que je me suis imaginé sur les lieux du crime... enfin, si je puis dire, car pour l'instant, de crime il n'y en a guère si l'on excepte les mœurs primesautières des natifs. Mais veuillez m'excuser un instant.

Et le grand vieillard tisonne le poêle avant d'y déposer une pelletée de charbon. Une servante au visage buriné comme celui d'une sorcière d'un autre âge, à la démarche claudicante rappelant celle de la chaîne, au regard dur et perçant, vient s'enquérir auprès des deux hommes s'ils souhaitent un rafraîchissement :

– Je manque à tous mes devoirs! Vous accepterez bien une verveine? Un tilleul? Une camomille? Une pastille de menthe? Un boldo? Une bourrache?

– Une camomille, volontiers, je vous remercie, fait le philosophe.

– Augustine! Prépare une camomille pour monsieur et n'oublie pas mon eau d'arquebuse!

La servante grommelle à voix basse: «Je t'en foutrais de la camomille! Du bouillon d'onze heures ouiche!»

– Qu'est-ce que tu marmottes?

– Rien, monsieur François.

– Ça vaut mieux pour toi.

Vidocq se tourne vers son visiteur :

– Ce n'est pas que je sois devenu dévot avec l'âge, mais l'eau d'arquebuse des carmes est souveraine contre mes maux d'estomac.

Renan revient à son sujet; se départant de son calme, il s'écrie :

– Justement! Crimes il va y avoir, et nombreux, dans le sillage de la mission, au fur et à mesure de son déplacement. Et toujours des jeunes filles, des indigènes il est vrai. Vidées de leur sang jusqu'à la dernière goutte! Au point que l'on soupçonna les trois prêtres de sorcellerie et qu'ils échappèrent à plusieurs reprises, comme par miracle, à des tentatives de meurtre par lapidation ou par poignard. Enfin, selon le narrateur, le décès de François Xavier ne serait pas dû à la maladie: il aurait été jeté par-dessus bord lors d'une nuit de pleine lune...

– Ah! voilà un geste qui mérite récompense.

– Ne vous gaussez point, je vous prie, rétorque Renan, un peu sec. («Ah! ah! Voici le séminariste qui resurgit», pense l'autre.) Mais écoutez la suite: j'ai cru déceler, entre les phrases et les non-dits – vous savez que j'expertise volontiers en philologue les écrits les plus ardues – bref, j'ai cru lire que l'assassinat de François Xavier aurait été commis par celui-là même qui en fait le récit.

– Diable, un jésuite criminel!

– ... Mais par le plus grand des hasards, et pour la bonne cause, du moins de son point de vue. Voici les faits: il faisait très-chaud cette nuit-là; la lune était à son plein et les trois prêtres étaient montés sur le pont pour admirer le magnifique spectacle de la mer, le chemin de lumière qui semblait mener à l'astre, leur rappelant la gloire du Créateur.

– Fichtre! De la sélénoîlatrie, comme chez vos anciens Sémites?

– Vous me comprenez mal. Ils discouraient en toute amitié sur la suite de leur voyage et sur l'espoir qu'ils nourrissaient encore de parvenir à la Chine, comme on disait alors. Soudain,

vers la minuit, François Xavier commença de ressentir une étrange agitation, comme si son esprit était possédé par une « chose extérieure » (ce sont les propres termes du narrateur). Il se jeta violemment sur le plus proche de ses compagnons et parvint à le mordre sauvagement au cou. Celui-là (notre narrateur), qui avait appris quelque rudiment de lutte asiatique...

– J'en ai entendu parler, cela vaudrait la savate et la boxe anglaise, dit-on, l'interrompt Vidocq, l'œil pétillant au souvenir des castagnes de sa jeunesse.

– Et comment ! D'un coup d'épaule, il projeta son adversaire loin de lui. Le malheur voulut qu'ils se trouvassent très-près du bord de la jonque. Aussi les deux prêtres virent-ils avec épouvante François Xavier basculer par-dessus bord dans les noires eaux très-agitées qui les environnaient. Ils se précipitèrent vers le bastingage et ne purent que constater la disparition, hélas définitive, de leur confrère. Ils se regardèrent avec stupeur. Le narrateur, saignant abondamment du cou, arracha un morceau de son scapulaire pour étancher la plaie. Ils décidèrent d'un commun accord de taire les circonstances de la disparition de François Xavier et accréditèrent la fable de sa maladie.

Le vieillard réfléchit un moment :

– Et le corps du saint, déposé dans une châsse d'argent au fond de la basilique du Bom Jesus, à Goa, ne serait alors que celui d'un anonyme. Fable sur fable, la Compagnie n'en est guère avare : ne sont-ils pas soupçonnés d'avoir créé de toutes pièces une apparition mariale au Mexique pour convaincre les populations locales de la puissance de leur dieu ?

– Certes... Mais il s'agit dans notre cas d'une fable occulte, puisque le mémoire n'en porte pas trace dans ses lignes – seulement dans ses interlignes, si je puis m'exprimer ainsi. Néanmoins, les faits sont avérés : un témoin, inconnu des trois jésuites, en a fait de son côté une relation très-exacte.

– Ah! là, je ne vous suis plus! Vous sortez un nouveau personnage de votre manche comme un vulgaire bateleur, ronchon Vidocq, persuadé que Renan le mène en barque, ce qui d'ailleurs serait la moindre des choses pour un natif des côtes sauvages du Trégorrois.

– Accordez-moi encore un peu de votre attention, le supplie Renan, qui craint que son interlocuteur ne le renvoie à ses chères études. Ce témoin inconnu, marin malais, et sans doute pirate comme la plupart de ces gens, connaîtra par la suite le plus surprenant destin, que je ne puis ici aborder en détail. Sachez seulement qu'il apprit à lire et à écrire le français, termina son existence en Provence, où il devint un important planteur d'ail, et qu'il consigna les moments les plus marquants de sa vie dans un carnet que j'ai eu le bonheur de me procurer...

– Vous réveillez mon intérêt! s'exclame Vidocq, retrouvant d'un coup toute son attention.

– Je m'étais attaché au parcours de ce Malais pour un motif strictement philologique et tâchais de déceler dans son écriture – admirable, par parenthèse, et témoignant d'une culture et d'une intelligence peu communes – des traces de son ancien dialecte. C'est là que j'eus la surprise de voir confirmer ce que le mémoire du jésuite m'avait laissé soupçonner: le missionnaire était bien passé par-dessus bord à la suite d'une brève échauffourée avec un de ses compagnons. Mais il y a plus dans le récit du marin que ne le dit le chroniqueur. Bien qu'ayant vivement ressenti la disparition tragique de son compagnon, le jésuite se comporta par la suite de bien étrange manière, reprenant à son compte si l'on peut dire les lubies de François Xavier. Le marin le surprit, la nuit suivante, en compagnie d'une de ces femmes qui abondent sur ce genre de vaisseaux. («Où l'on n'a point toujours, comme au baigne, des mœurs athéniennes», faillit-il ajouter avant de se reprendre à temps.)

Il crut que le digne prêtre se livrait à quelque débauche discrète et s'apprêtait à se retirer sur la pointe des pieds quand il surprit un râle qui ne devait rien au plaisir mais tout aux souffrances de l'agonie, bien que parfois la frontière se discerne malaisément. Il revint vivement sur ses pas: le jésuite avait disparu, mais la fille était morte, vidée de son sang.

– Bien curieuse épidémie, en vérité! grommelle Vidocq, cherchant sa pipe.

– Le Malais échappa à au moins deux reprises à ce qu'il considéra dès lors comme un adversaire puissant et impitoyable. Lui-même, métis d'une indigène et d'un Hollandais nommé Van Helse, était initié dans une religion animiste locale – je ne saurais vous dire laquelle. Il jura de poursuivre le monstre jusqu'à le mettre hors d'état de nuire.

– Ah! un redresseur de torts, maintenant! marmonne Vidocq en bourrant sa pipe, un brûle-gueule qu'on dissimule aisément, souvenir d'années moins fastes qu'il allume à un charbon ardent cueilli du bout des pincettes, tandis qu'Augustine fait irruption et lance le plateau sur une table plutôt qu'elle ne l'y dépose:

– V'là c'que vous réclamez. Z'êtes-t'y satisfaits à c't'heure?

– Va, va, fait Vidocq, conciliant.

– Je termine bientôt, se hâte Renan: notre marin suivit donc comme une ombre le narrateur du mémoire et se convainquit qu'il n'était pas conscient de son état intermittent; lors de ses crises, il se montrait d'une violence inouïe à laquelle rien ne pouvait résister. Il le vit à plusieurs reprises manipuler la médaille qu'avant de projeter François Xavier à la mer il avait arrachée au cou de son agresseur. Van Helse rattrapa le jésuite à Marseille, où celui-ci venait de débarquer pour rejoindre le collège de Carcassonne. Dans son carnet, il mentionne juste: «La chose n'est plus.»

- Vous pensez qu’il l’a... supprimé?
- C’est possible... Mais, tenez, pour preuve de la véracité de mon récit...

Renan pose sur le bureau de Vidocq une médaille d’apparence très-ancienne reliée à un anneau de cuir.

Malgré son âge, le policier se dresse avec vivacité et s’empare de la médaille qu’il ausculte longuement, les yeux à quelques centimètres de la ronde-bosse. Puis, comme pris de démence subite, il la projette violemment contre le mur, où elle se brise en mille morceaux.

- Êtes-vous fou! s’exclame Renan. Pourquoi détruire cette preuve unique?

Vidocq se masse l’épaule – ses douleurs articulaires s’accommodent mal de tels gestes intempestifs.

- Unique, vraiment? ricane-t-il.

Il ouvre un tiroir de son bureau et invite Renan à se pencher dessus: une dizaine de médailles identiques y gisent, ainsi qu’un tas de débris.

- Du plâtre, mon jeune ami. Vous vous êtes fait avoir.

*

Renan vient de quitter la maison de Vidocq. C’est l’heure grise. Les réverbères au gaz ne sont pas encore allumés et les silhouettes qu’il croise sur le trottoir se dépêchent, sous les flocons qui tombent dru, de se mettre à l’abri – les plus chanceux espérant un bon feu de bois. Mais quelle est cette ombre étrange qui vient de pénétrer dans la maison du policier presque comme lui vient d’en sortir? Une sorte d’épouvantail couvert de peaux bariolées... Le jeune philologue hoche la tête: un effet de la camomille d’Augustine, sans doute.

2

Charles Louis Napoléon Bonaparte est empereur des Français depuis un mois. Paris a enterré (oublié?) les quatre cents insurgés morts pour défendre la République: parmi eux, le député Jean-Baptiste Baudin, fauché par la mitraille sur une barricade du faubourg Saint-Antoine, et les victimes de la fusillade des Boulevards. Sans compter les quinze mille condamnations à la transportation, au bagne ou à l'exil.

25 janvier. La ville crache ses fumées noires. Dans les rues sales et puantes de ce quartier populaire, les rares torches ne parviennent pas à percer une obscurité laiteuse; une dame se promenant à la tombée de la nuit pourrait craindre le pire... Et pourtant, en voici une qui ne se soucie ni de la boue ni des ombres menaçantes: elle semble flotter plutôt que marcher et, par la rue de Charonne, se dirige vers le village du même nom, qu'elle atteint en moins d'une demi-heure. Elle frappe à la porte d'un édifice austère, probablement un couvent. D'ailleurs, c'est une religieuse qui lui ouvre:

– Madame Ninon! s'écrie celle-ci en découvrant la visiteuse du soir. Entrez vite, vous allez prendre froid.

Elle la fait pénétrer dans un parloir aux murs blancs, chauffé par un poêle à bûches Godin dernier cri.

– Vos petites protégées vont être tellement contentes de vous voir! Elles n'arrêtent pas de demander après vous.

La jeune religieuse, au léger embonpoint séduisant, rougit sous le regard insistant de l'énigmatique visiteuse, qui lui sourit franchement :

– Sœur Léonice, vous êtes adorable. Et vos jeunes pensionnaires vous useront si je n'y mets bon ordre.

Elle part d'un rire perlé, qui découvre un instant deux belles canines d'un blanc d'émail. Un léger accent trahit une étrangère, mais elle s'exprime dans un français qui s'est rodé aux plus brillants salons du faubourg Saint-Germain. Elle porte une main délicate à la peau rosée d'une joue – seule partie du corps visible de la jeune nonne, emmaillotée dans son habit telle une Mauresque dans son haïk.

– Jésus a de la chance de vous avoir comme fiancée, soupire madame Ninon.

Sœur Léonice émet un léger gloussement, croisement de râle et de hoquet.

Elle sort en courant du parloir, suivie de la visiteuse dont les étoffes parfumées réveillent les vieilles pierres suintantes du cloître. Elles traversent le potager – madame Ninon effectue mine de rien un détour pour éviter un carré planté d'ail – et parviennent à un bâtiment neuf, assez grand : l'orphelinat Sainte-Marguerite, construit grâce aux dons de Ninon de La Hague et de son mari, le comte Jehan de Madoff.

– Nous venons d'achever l'installation des cuisines. Nos pensionnaires sont folles de joie de pouvoir préparer elles-mêmes leurs repas et ceux des pauvres que votre générosité nous permet de nourrir.

Sœur Léonice fait pénétrer la visiteuse dans une pièce spacieuse, éclairée par des lampes à gaz modernes. De vastes évier munis de robinets ; des tables de service ; un chauffe-eau à bûches, tout est neuf et fonctionnel. La pièce bruit du travail des jeunes orphelines préparant le dîner.

Certaines viennent se blottir spontanément dans les jupes odorantes. «Madame Ninon! Madame Ninon!»... Une sorte de litanie chuchotée qui témoigne d'un amour sans limites pour la bienfaitrice de l'orphelinat.

Celle-ci caresse quelques têtes soigneusement épouillées. Son regard devient fixe; sa langue glisse sur ses lèvres sensuelles – au fond de quel obscur bosquet de sa jolie tête s'est-elle égarée? Un petit cri la réveille. Marie, une des plus jeunes orphelines, une douce enfant, un ange, vient d'entailler son pouce avec un couteau en épluchant des pommes de terre.

– Petite maladroite! la réprimande gentiment sœur Léonice.

La fillette se met à pleurer.

– Ne la grondez pas, dit la belle dame. Marie, viens me voir.

La jeune enfant tend à Ninon un petit pouce dodu d'où perlent quelques gouttes de sang. Celle-ci y porte vivement ses lèvres et suçote la blessure – plus qu'il n'est nécessaire, semble-t-il, puisque la petite Marie essaie de retirer son pouce de la bouche de son «infirmière». Elle gigote et recommence à pleurer.

– Petite sottise! s'impatiente sœur Léonice. Madame Ninon est bien bonne de soigner ta blessure. C'est une sainte, elle va te guérir.

Rassurée, l'enfant, dont le regard lance soudain un éclair d'acier, laisse la belle étrangère lui faire un «baiser» dans le cou et lui pomper quelques décilitres de sang.

*

Ninon de La Hague partage le repas, frugal mais appétissant, des pensionnaires dans le grand réfectoire où les cent

orphelines ont pris place autour de grandes tables de bois ciré. Quelques jeunes filles font le service, c'est leur tour. Demain, ce sera d'autres. Sur une estrade, la table d'honneur accueille la supérieure, une belle femme d'une quarantaine d'années issue de la meilleure société, et ses adjointes, cinq nonnes dont sœur Léonice, auprès de qui Ninon a pris place.

Le repas est joyeux. Contrairement aux usages de la plupart de ces établissements qui recueillent les victimes de la plus funeste infortune, il n'est pas imposé aux pensionnaires de lectures édifiantes, Ninon ayant souhaité que soient appliqués dans cet établissement modèle les principes chers à Henry David Thoreau, son ami de Concord, l'apôtre d'une vie libérée des contraintes du siècle. Les jeunes filles peuvent s'exprimer comme elles l'entendent, et la bienfaitrice n'admet les remontrances qu'en cas de rébellion obstinée. La douceur est la seule pédagogie dans cette Thélème moderne – et les sœurs les plus âgées, qui se laisseraient aller à des mesures plus musclées, sont rappelées à l'ordre par leur supérieure, qui partage les vues avant-gardistes de Madame Ninon – à laquelle elle voue une admiration sans bornes.

En cette soirée d'hiver, le grand réfectoire est éclairé a giorno, et les rires, les babillages font oublier qu'au dehors la nuit est peuplée de souffrance et de désespoir.

– Consentiriez-vous à raconter à nos pensionnaires une des merveilleuses légendes de votre terre natale? demande la supérieure. Vous savez comme elles en raffolent.

– Bien volontiers, très chère amie, répond Ninon de La Hague, dont la main s'est un instant posée sur celle de sa voisine.

Elle sourit à sœur Léonice et, se levant, frappe trois fois dans ses mains. Le silence se fait, immédiat. Tous les visages se tournent vers sainte Ninon, exprimant une adoration sans limites.

– Mes chères enfants, votre directrice me demande de raconter une légende de mon pays... Ce que je ferai bien volontiers si vous en êtes d'accord.

Une ovation, un cri. Quelques trépignements d'excitation. Madame Ninon sourit, puis ses yeux se perdent dans la blancheur du fond du réfectoire. Elle commence son récit.

– C'est une histoire d'avant l'arrivée des hommes blancs, qui ont apporté à mon pays bien des tourments, mais aussi quelques bienfaits, dont les robes à crinoline...

Quelques rires fusent.

– ... En ce temps-là donc, les vastes forêts de la côte Est – vous vous souvenez de cette région dont je vous ai déjà parlé, qui s'étend de l'embouchure de l'Hudson aux territoires sauvages entre Albany et la frontière canadienne – n'étaient parcourues que par mes frères de sang, les Lenape, et des bêtes sauvages. On racontait qu'autrefois, des saisons et des saisons en arrière, des visiteurs, de fiers guerriers blonds aux casques cornus, avaient remonté le fleuve sur d'étranges navires à tête de dragon pour se perdre dans ses brouillards. D'eux il n'était rien resté, sinon une légende: le dragon sculpté à la proue du navire et peint d'un beau rouge sang aurait pris vie dans les sombres forêts et aurait perduré jusqu'à cet âge. Ce dragon, Drakol, serait petit à petit devenu le dieu sauvage auquel mes ancêtres sacrifiaient, paraît-il, de jeunes vierges dont le sang nourrissait ses artères éternelles.

Un cri d'horreur général vient rompre le charme du récit. Ninon semble s'éveiller d'un rêve. Elle bafouille une excuse.

– Veuillez me pardonner. J'étais retournée vers ces âges impitoyables où la vie d'une femme était moins précieuse que celle d'un chien. Reprenez vos discussions. Je reviendrai avec des histoires moins sombres, je vous le promets.

Mais le silence persiste. Le repas se termine, vite. Les jeunes

pensionnaires rejoignent la bibliothèque; parmi le millier d'ouvrages se découvrent fort heureusement de nombreux livres distrayants, et même des copies manuscrites d'une certaine Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur, une dame d'origine russe qui souhaite mettre à l'épreuve les récits qu'elle destine à la jeunesse. Les aventures de Sophie, notamment, passionnent les jeunes orphelines, qui éprouvent de troubles émois à lire ces pages où ne manquent pas les fessées, administrées et reçues de bon cœur, sur le derrière rebondi de la petite héroïne.

*

Ninon a accepté de passer la nuit à Sainte-Marguerite: le temps s'est dégradé et de lourds flocons de neige n'incitent pas à une randonnée nocturne dans ces rues excentrées qu'on dit les moins sûres de la ville. Elle dispose d'ailleurs d'une chambre à elle, contiguë à la cellule de sœur Léonice. Au milieu de la nuit, une faim particulière la réveille – le petit décilitre de sang prélevé sur la jeune Marie a aiguisé son appétit sans étancher sa soif. Ninon, nue, se lève et, sans un bruit, entre dans la cellule de la religieuse dont le souffle régulier témoigne d'un sommeil paisible. À la lueur de la chandelle qu'elle tient à la main, Ninon observe la jeune religieuse dont elle désire se faire à la fois une amante et un déjeuner. Elle mouche la mèche et se glisse dans le lit tiède.

Léonice se réveille en sursaut au contact du corps de la belle étrangère.

– Qu'est-ce que...

La bienfaitante madame de La Hague étouffe la question de la religieuse d'un baiser sur la bouche. Encore dans les limbes du sommeil, sa « victime » résiste un peu à cette intrusion. Puis

ses lèvres s'écartent pour que la langue effilée s'insinue bien au fond. Elle se dégage enfin et pousse un long soupir.

– Oh! madame Ninon, que faites-vous? Ce n'est pas... bien, chuchote la religieuse, désormais tout à fait réveillée, et qui a reconnu sa visiteuse.

Cette dernière glousse.

– Ne fais pas l'hypocrite, s'il te plaît. Voilà plusieurs semaines que je t'observe et tu as envie de moi, je le sais. Là d'où je viens, l'amour entre femmes n'est pas considéré comme un péché, bien au contraire: c'est une bénédiction des dieux de mon peuple. Quand je suis devenue nubile, il m'est arrivé de nombreuses fois de me mêler aux jeux de mes compagnes plus âgées. À mon tour de te faire découvrir des plaisirs dont tu n'as pas même idée. Ne t'inquiète pas, en ce moment ton dieu ferme les yeux et le mien les a grands ouverts!

Rejetant les draps malgré le froid, Ninon découvre complètement le corps de son amante, qu'elle extrait difficilement d'une sorte de sac-chemise de nuit qui joue bien mal son rôle de protecteur des vertus conventuelles. À la lumière de la lampe de chevet à pétrole qu'elle a allumée, elle contemple le corps charnu de la jeune religieuse et, se jetant sur elle, la baise de partout. Les soupirs de Léonice la rassurent sur son état d'esprit; la coquine est réceptive et ne tarde pas à rendre les plus brûlantes caresses à son initiatrice.

Enfin, tandis que l'aube est proche, Ninon ventouse le cou de sa compagne et la mord avec une grande douceur, lui pompant un demi-litre de sang rouge – qu'elle compense par une injection de fluide. Léonice s'est endormie dans ses bras. Elle la quitte sur la pointe des pieds pour rejoindre sa chambre avant que la fugue ne soit découverte; non qu'elle se soucie de bienséance, mais elle aime entourer ce genre d'aventure d'un peu de mystère.

Le matin, au petit déjeuner, la supérieure demande à Ninon :

– Chère madame, avez-vous passé une bonne nuit entre nos murs ?

– Excellente, je vous assure, répond la bienfaitrice en fixant de ses yeux dorés la pauvre Léonice qui plonge le nez dans son bol de café au lait. J'ai même fait un rêve... *érotique*, susurre-t-elle à l'oreille de la directrice, mais votre fonction et votre habit m'interdisent d'en dire plus.

La supérieure sourit et embrasse d'un même regard protecteur les deux amantes. Elle a tout deviné. Qui sait, peut-être aurait-elle aimé partager leurs jeux ?

*

Des mendiants et des chiffonniers dont il approchait le campement l'ont mis en fuite en lui lançant des moellons, les bouchères des Halles auxquelles il souriait l'ont menacé de lui « couper tout ce qui dépasse » à coups de hachoir, et un écolier qu'il tentait d'entraîner à l'écart par un soir de brume a été contre toute attente secouru par ses camarades, qui ont savaté d'importance le ratichon en poussant des « croa, croa ».

Toutes ses tentatives échouent donc ces temps-ci, et l'absence du précieux liquide vital devient intolérable pour l'abbé Torquème, dont la colère laisse bientôt place à l'angoisse tandis qu'il bat le pavé glissant des rues mal éclairées du vieux Paris. Son sang raréfié heurte à grands coups les parois de son crâne, oui c'est du sang, du sang jeune, du sang frais, qu'il lui faut à la seconde. Le souffle lui manque, l'écume lui vient aux lèvres, son cœur bat la chamade.

Et c'est en titubant, couvert d'une sueur froide, qu'il regagne son antre, une chapelle désaffectée qui communique

avec Saint-Germain-l'Auxerrois par un étroit couloir moisi, à l'enduit soulevé de cloques, que ferme une porte à l'énorme serrure, oubliée de tous. Car le curé du lieu, un des «grands curés» parisiens, ne se montre guère, et les vicaires, sur les épaules desquels repose toute la tâche – confesser les vieilles bigotes étant la plus rude –, ne perdent pas de temps à se promener dans l'église; quant au sacristain et au bedeau, les libations à la sacristie, autour d'un poêle minuscule, requièrent l'essentiel de leur temps.

Oubliée de tous, donc, sauf de l'abbé Torquème, ce prêtre qui porte le titre de vampirologue, fantomatique au point qu'aucun de ses confrères ne se souvient de son existence et que l'archevêque de la capitale serait bien étonné si on lui rappelait qu'il compte un spécialiste de la Canine au sein de son clergé. Et quel spécialiste! Un praticien confirmé, dirions-nous, puisqu'il a retourné sa veste, ou plutôt sa soutane, et appartient désormais aux puissances des ténèbres... Dans son repaire, tous les tableaux pieux ont été décrochés et les ornements du culte gisent en tas, car, bien qu'archivampire très résistant aux crucifix et à l'eau bénite, Torquème préfère ne pas tenter le sort. Sous des draperies est dissimulé son logement, un cercueil de récupération.

En regagnant son *sweet home*, il a eu soin d'éviter Minette, la vieille bouquetière impudique qui est établie sur le parvis, dont le cou flétri ne lui inspire nulle convoitise et dont il redoute les quolibets, car elle a la langue bien pendue et ne craint ni Dieu ni diable. D'ailleurs, en se faufilant dans l'ombre, il l'entend proposer ses services à un passant de sa connaissance, un pauvre hère, recouvert d'un étrange manteau de peaux mal cousues :

– Une petite pignole vite fait, mon bon Peau-de-Lapin?
Tarif jeunesse : deux sous.

L'intéressé se soucie semble-t-il assez peu d'avoir le gland meurtri par les griffes arthritiques de l'ancêtre :

– On n'est jamais mieux servi que par soi-même, madame Minette, répond-il d'une voix éraillée de clochard, où perce l'ironie légère témoignant d'un statut social autrefois plus élevé.

– Insolent!

Suant à grosses gouttes en dépit du froid qui pince, Torquème titube de plus en plus en se dirigeant vers sa chapelle, où il tente de reprendre souffle, mais halète, bave, parcouru, lui le non-mort, d'une angoisse mortelle, au point de planter ses crocs dans le plâtre verdi du mur, qu'il laboure, les yeux révulsés. Puis il se masturbe en blasphémant, s'es-suyant dans un surplis d'enfant de chœur, et se laisse tomber dans son cercueil au bois disjoint, où il se tourne et se retourne sans parvenir à trouver le repos, avant de bondir de nouveau sur ses pieds, torturé par le manque : c'en est trop, sa souffrance est intolérable, à la seconde il va se rendre à l'abattoir Ménilmontant, endroit bucolique dont les grands tilleuls et la pelouse toujours verte charment les amateurs ; il y attendra l'approche de l'aube et là, quand les ouvriers embauchent, il saignera un des tueurs, un de ces vigoureux garçons imprégnés par porosité du sang de leurs victimes...

3

Février 1853.

Un terrible froid s'abat sur la capitale. Des gens meurent dans la rue. Au matin, on ne parvient pas toujours à enlever les corps que le gel a collés au sol : ils restent ainsi plusieurs jours, offrant aux rares passants qui osent affronter la dureté du temps les plus stupéfiantes bornes vicinales – n'indiquant que le plus court chemin vers l'enfer.

Un soir, un homme emmitouffé dans un grand manteau de voyage marche d'un pas vif dans la récente rue Rambuteau. Il se dirige vers les nouvelles Halles, en construction, dont l'activité a sérieusement ralenti ces derniers jours, les paysans des environs de Paris ne parvenant plus à faire rouler leurs charrettes sur les routes glissantes et enneigées – au point que les autorités redoutent une possible disette, voire une famine.

L'homme est de taille moyenne mais la vivacité de son pas dénote une vie d'aventure passée au grand air, ce que confirme son teint mat et bruni. Son noble visage aux yeux noirs en amande trahit une origine orientale.

Il bifurque dans la rue Saint-Denis et frappe à la porte d'une demeure qui a connu des jours meilleurs. Il tapote son chapeau – un curieux croisement de gibus et de tricorne – contre sa jambe et brosse d'une main la neige qui s'accroche à sa pèlerine. Enfin, il gratte consciencieusement la semelle de ses bottes contre le décrotte-pieds pour en détacher une chimérique boue : les ordures sont à ce point gelées qu'elles forment

dans les rues de petites crêtes qui font trébucher les passants. On lui ouvre. Il pénètre dans un salon clair, spacieux et plutôt bien meublé.

Un homme, en tenue d'intérieur négligée, s'avance vers son hôte :

– Mon cher Van Helse !

Après avoir débarrassé son visiteur de sa pèlerine, il le prie de prendre place devant le poêle. Ameublement confortable mais simple, sans lourdes tentures, ni dorures, ni cordons, ni glands à foison. De larges fenêtres derrière les rideaux. Une jeune femme fort jolie, vêtue d'une austère robe de taffetas mauve, apporte du thé avant de s'éclipser.

– Je le fais venir du Japon, par un importateur chinois, souligne malicieusement le maître des lieux.

Les deux hommes sont absorbés par la dégustation d'un sencha à l'amertume atténuée par du riz soufflé. Puis l'hôte, qui n'est autre que Prosper Enfantin, le célèbre saint-simonien, fondateur d'une sorte d'Église, philosophe, chantre des chemins de fer et des canaux, rompt enfin le silence :

– Je suis arrivé de Lyon voici une semaine, alerté par un disciple. Il apparaît qu'un soi-disant comte, un extravagant dont personne ne connaît l'origine mais certainement américain, tente d'infiltrer notre mouvement, ou pour être plus précis d'en détourner les éléments les plus influençables pour créer une sorte de communauté aux buts difficiles à cerner. Néanmoins, cette société secrète – c'est la mode depuis que le *petit neveu* s'est installé aux commandes du pays – s'entoure du décorum voulu : code vestimentaire, lieux de réunion dans des caves voûtées et mal éclairées, baptêmes du sang et symboles ésotériques, toute une quincaillerie rituelle censée donner à chacun le sentiment de participer à un dessein commun nécessairement grandiose. Pour ma part, je soupçonne ce comte de

Madoff de poursuivre des objectifs bien différents de ceux qu'il fait miroiter aux naïfs qui se proclament Frères en Drakol...

Van Helse sursaute, renversant un peu de thé sur son gilet :

– Drakol! dites-vous...

– Tel serait en effet le nom de l'entité qui soude la confrérie. Des médailles ont même été fabriquées – en plâtre, ça en dit long sur le personnage! – à l'usage des membres: une sorte de chauve-souris en orant...

Van Helse tire de sa poche un objet d'apparence fort ancienne, en métal patiné et aux rondes-bosses tachées de sombre – du sang?

– ... semblables à celle-ci?

Enfantin ouvre le tiroir d'un secrétaire à cylindre et en sort une médaille: même patine apparente, même cordon de cuir vieilli. Il la jette par terre et l'écrase sous son talon, la réduisant en poudre. Il en prend une deuxième, qu'il tend à Van Helse.

– Assez belle imitation, reconnaît celui-ci après avoir examiné l'objet attentivement, à l'aide d'une loupe. Toutefois, elle varie sensiblement de celle qui se trouve en ma possession: l'orant est de face sur la mienne, de dos sur la vôtre.

– Il y a là un mystère que je ne comprends pas... murmure Enfantin.

– Tenons pour certain que plusieurs courants traversent l'histoire de ces... créatures. La première mention de Drakol dont j'ai eu à connaître, je l'ai relevée dans le carnet de mon arrière-grand-père, qui, au siècle dernier, avait fait un long séjour sur la côte Est des États-Unis, et s'était même enfoncé assez loin dans les terres sauvages. Quant à la médaille que je vous ai montrée, elle fut arrachée par Abraham Van Helse, premier du nom, en 1565, du cou d'un des serviteurs de ces démons chauves-souris au moment où il... mettait fin à ses souffrances.

Enfantin s'est levé. Il marche de long en large dans la pièce. La jeune femme est venue les rejoindre; malgré la différence d'âge, on devine entre les deux un tendre lien qu'ils ne cherchent pas à cacher.

– Élisabeth, ma chérie, peut-être pourras-tu nous éclairer dans cette affaire visiblement plus embrouillée que je ne le pensais.

Puis, se tournant vers son visiteur :

– Vous savez que je me suis éloigné de la capitale pour diriger de Lyon cet immense chantier qui doit permettre de relier par chemin de fer Paris à la Méditerranée. J'y reviens néanmoins volontiers, entre autres raisons pour rendre visite à Élisabeth, dont vous êtes le seul à connaître le lieu où elle vit. Je profite de mes séjours pour reprendre contact avec les camarades qui partagent mes principes et mes opinions; quand ils m'ont alerté sur les manœuvres de ce prétendu comte de Madoff, je n'y voyais que l'intrigue médiocre d'un aventurier sans envergure, un petit escroc jouant des temps troublés pour plumer quelques gogos. Je souhaitais cependant recueillir votre opinion, vous sachant féru de recherches sur les sectes ésotériques. Notre première rencontre en Égypte, il y a une vingtaine d'années, à l'époque où je réfléchissais au percement d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge, m'a laissé un souvenir durable: vous reveniez d'explorer une tombe antique sur les murs de laquelle vous aviez découvert, je crois, quelques peintures des plus étonnantes...

– Oui, dans un hypogée près de Thèbes. Moi aussi, je garde un excellent souvenir de cette rencontre fortuite dans une taverne d'Alexandrie...

– Ah oui, ce bouge du quartier grec! Entre nous, le poulpe aux épinards m'avait flanqué une de ces coliques! Et le vin résiné, aïe aïe aïe! fait Enfantin dans un grand éclat de rire.

Van Helse, très digne, fait celui qui n'a rien entendu et reprend :

– ... alors que j'attendais le navire qui devait me ramener en France : une épidémie de peste, heureusement vite circonscrite, l'avait contraint d'ajourner son escale.

– Tous les étudiants des Beaux-Arts le savent : les pestiférés, de même que les lépreux, sont un élément de base du pittoresque oriental. Donc, dans le caravansérail gaillonneux où nous étions confinés par ordre des autorités, nous avons sympathisé tout de suite, explique Enfantin à Élisabeth. Bien que ne partageant pas nos principes, Abraham est un esprit ouvert, cultivé et toujours sur la brèche quand il s'agit de traquer les non-morts, comme il appelle les suppôts de l'esprit chauve-souris.

Van Helse s'adresse en souriant à la jeune femme :

– Mon séjour à Thèbes, que j'avais entrepris à la lecture de certains documents des savants qui accompagnaient Bonaparte dans sa campagne – éléments qui ne figurent pas dans la remarquable *Description de l'Égypte* –, m'avait convaincu que les anciens Égyptiens adoraient une divinité chauve-souris, une sorte de double nocturne et malveillant de Bastet, le dieu-chat protecteur du foyer. Les quelques bas-reliefs et peintures relevés par l'expédition française – dont je connaissais la localisation pour en avoir discuté avec un des survivants – avaient été fort endommagés, ils étaient quasi illisibles. Mais, grâce au concours imprévu d'un mamelouk érudit et coptophone, je pus prendre contact avec une sorte de secte gnostique qui se revendiquait gardienne du temple de Tô-t-Draa. Usant de cet artifice commun qui consiste à mettre en confiance ses adversaires par une bonne connaissance de leur culture, je réussis à me faire admettre en tant qu'observateur à l'une de leurs cérémonies. Nous allâmes, le soir tombé, dans une vallée où sont

enterrés les principaux pharaons et dignitaires de cette antique civilisation du Nil à laquelle nous devons tant ; la nuit était tiède et la lune pleine, mais je frissonnais, à la fois d'excitation et de l'inquiétude d'être démasqué par les farouches gaillards peu bavards et armés jusqu'aux dents – des pétoires vétustes mais qui n'en inspiraient pas moins le respect, des yatagans affûtés comme des rasoirs, des poignards à la lame longue d'une coudée – qui m'entouraient. Par une entrée secrète, nous pénétrâmes au cœur d'un labyrinthe souterrain pour déboucher dans une grande caverne taillée à même le roc, éclairée par des flambeaux. Une assemblée nombreuse s'était réunie. Les participants, hommes et femmes, étaient vêtus à la mode des premiers siècles de notre ère de toges de lin blanc souligné de filets de couleur – verts ou bleus pour le plus grand nombre, pourpre pour quelques officiants. Deux gracieuses jeunes filles me devêtirent...

Van Helse s'interrompt, hésitant.

– Je vous prie de continuer, dit Élisabeth, battant des cils : je puis tout entendre, je vous assure.

– ... et me passèrent une toge liserée de bleu. Ainsi, pensais-je, je resterai inaperçu en me fondant dans la foule des adeptes, que je dénombrai au bas mot à cinq cents. Les parois de la caverne étaient couvertes de représentations de Tôt-Draa, en majesté, dans une posture d'orant très-semblable à la représentation des médailles, mais également dans des positions...

Nouveau sourire d'encouragement d'Élisabeth, qui d'un ongle agile se gratte prestement entre les seins.

– ... d'accouplement aussi bien avec des femmes, des hommes que des animaux. Cela soulignait, de toute évidence, la fonction démiurgique et fertilisatrice de la divinité. J'étais, je l'avoue, stupéfait qu'un tel culte ait pu se maintenir si longtemps sans éveiller la curiosité des autorités arabes et turques,

puis françaises et anglaises, ni la vigilance d'hommes de religion de tous bords prompts à vouer toute voix dissonante à la géhenne. Je ne comprenais pas plus qu'on m'ait si facilement associé à cette très-secrète cérémonie et c'est dans un esprit troublé que j'assistai à son déroulement. Au début, rien que de très-banal : prières dans une langue inconnue, où je relevai tout de même quelques mots de grec ancien, comme *nuktos* (la nuit) ou de latin : *vespertilio* (chauve-souris). J'en déduisis qu'il devait s'agir d'un mélange de copte et de langues archaïques, idiome propre par son étrangeté même à renforcer le mystère supposé se dérouler sous mes yeux. Sans que personne y fit obstacle, je pus m'approcher au plus près de l'estrade où officiaient cinq prêtres – quatre hommes et une femme. Soudain, ils retirèrent leur vêtement et, totalement nus, se groupèrent au centre de l'estrade en un amas indistinct et très-emmêlé...

Nouvelle hésitation du narrateur. Nouveaux signes d'encouragement de l'auditrice.

– ... où la répartition des sexes entrainait pour peu dans l'agencement, je dois le dire. Ce fut le signal d'une débauche générale. Je vous sais, mon cher Prosper, assez compréhensif sur les débordements de la nature et j'imagine que votre charmante compagne, puisqu'elle vous a choisi, doit partager vos vues sur ce sujet, mais tout de même, je pense que vous eussiez éprouvé la même stupéfaction et, à vrai dire, un trouble grandissant, au spectacle de ces centaines de corps agglutinés, aimantés par le désir, dont certains formaient des sortes de pyramides merveilleusement agencées de plusieurs mètres de hauteur... et dont je vous laisse deviner les tenons et les mortaises charnelles. La plupart des adeptes étaient d'une complexion remarquable : aucun défaut physique ne déparillait les figures ni les corps ainsi exposés impudiquement à mon regard d'Occidental ; même les plus âgés conservaient

des corps de jeunes gens, surmontés d'un chef noble aux traits harmonieux. Mais le plus étonnant probablement était l'absolu silence qui régnait dans l'assistance; pas une seule manifestation de plaisir ni d'effort ne venait troubler l'hypogée. Je ne saurais dire combien de temps durèrent ces ébats monstrueux, mais, quand les participants se rhabillèrent, ils affichaient la plus parfaite atonie. Moi seul, je présume, arborais sur mon visage les signes de la plus extrême agitation. Je fus alors brutalement saisi par deux gaillards et amené aux pieds des officiants. «Noble étranger, me dit dans un français dépourvu de tout accent l'un d'entre eux, en qui je reconnus mon guide, tu as été témoin de la plus secrète de nos cérémonies, que nous nommons l'Appel à Tôt-Draa. C'est un honneur insigne pour toi, mais une grande affliction pour nous tous.» À ces mots, l'assistance se mit à gémir à l'unisson. Mon visage devait afficher la plus parfaite stupidité, car le grand prêtre sourit, me toucha légèrement la joue et précisa: «Nous te connaissons depuis toujours, Abraham Van Helse, comme nous avons connu ton père, ton grand-père et tous tes ancêtres depuis le premier. Tu es l'Ennemi de Tôt-Draa, son plus terrible adversaire. Certains de nos frères étrangers ont souffert par la faute de ta lignée de tourments inouïs et nous avons décidé de les venger en t'offrant, cette nuit, à notre dieu non-vivant.» Je m'étais jeté, comme on dit, dans la gueule du loup – ou plutôt sous le bec corné de la chauve-souris – avec l'insouciance d'un enfant doublée de la suffisance d'un orgueilleux. Je fus dépouillé de ma toge et ligoté sur le dos à une sorte d'autel en bois que des servants apportèrent sur l'estrade. Le grand-prêtre se lança alors dans une interminable prière, puis il fit monter sur l'estrade une jeune fille d'une grande beauté. «Tu es assez au fait de nos rituels universels pour savoir que la conjonction des époux de la nuit favorise la venue de Tôt-

Draa. Samia, que voici, s'offre d'elle-même au sacrifice ultime – puisqu'elle périra en même temps que toi lors de la venue du dieu non-vivant. Elle est vierge et je compte sur toi pour que cette expérience, pour brève qu'elle doive être, soit la plus belle de sa courte existence. Que votre conjonction soit propice à Tôt-Draa.»

Van Helse se recueille quelques instants. Élisabeth a rapproché son siège de celui du narrateur et se tient, haletante, à moins d'un mètre de lui.

– Je ne sais si je peux entrer dans les détails de cette...

Nouvelle interruption. Hochement de tête encourageant d'Élisabeth.

– Imaginez un homme qui se sait condamné au plus terrible des supplices et à qui l'on demande, en guise d'approche propitiatoire à la venue du dieu qui doit le déchi-queter, d'assurer la parfaite initiation d'une jeune fille ravissante et nubile, qu'il sait condamnée au même destin que lui. C'est là une situation des plus extraordinaires, que bien peu de personnes, et pour cause, peuvent relater. De plus, ficelé comme je l'étais sur l'autel du sacrifice, il n'y avait guère que cette part de moi-même dont l'assistance espérait un rôle irréprochable que je pouvais mouvoir. La jeune fille me sourit sans la moindre amertume sur son sort ni inquiétude sur notre commune offrande: visiblement préparée de longue date à la cérémonie, elle était la prêtresse qui devait en mener le rituel à son terme tandis que je n'étais que l'instrument, en quelque sorte la mécanique de son accomplissement...

Encore un temps d'arrêt. Élisabeth rapproche encore sa chaise, pose une main encourageante sur le bras de Van Helse.

– ... Ce n'est pas un récit facile pour moi, je l'admets. Mais puisque vous voulez tout savoir, je ne vous cacherai rien ni de l'admirable science du plaisir de la créature qui m'avait

assailli – c’est bien là le terme qui convient – ni de la faiblesse de la volonté masculine quand on ensorcelle sa virilité. Samia commença par balayer mon visage, ma poitrine et mon ventre de sa chevelure d’ébène parfumée à l’aloès et au benjoin. Puis elle posa sa poitrine, petite mais admirablement conformée, sur ma bouche afin que j’en éveillasse les pointes par des suçotements et mordillements appropriés.

Élisabeth laisse échapper un long soupir et sa main, qu’elle a maintenue sur le bras du conférencier, commence à s’y mouvoir inconsciemment. Van Helse lui sourit et, mis totalement en confiance, poursuit son récit :

– Tandis que je procédais à ces mignardises, la main de la coquine s’affairait à redresser mon vit, que la situation et le faible espoir que j’avais de revoir le jour maintenaient en berne malgré les savantes manipulations de ma compagne. Samia, que cette inertie ne semblait ni étonner ni décourager, par un bond d’une grâce merveilleuse jucha son petit abricot fendu sur ma bouche et commença de s’y mouvoir, présentant tour à tour à mes lèvres son bouton de chair et sa blessure intime, déjà passablement lubrifiée. Ma langue s’activait, bien malgré moi, et, n’en pouvant mais, je sentis mon mât se redresser peu à peu dans la bouche de l’adorable bourreau qui s’en était emparé.

Van Helse s’interrompt et cherche du regard Enfantin – la main de sa maîtresse vient en effet de quitter le bras qu’elle caressait pour se poser sur le pantalon du narrateur. Mais Prosper a quitté la pièce, sans doute appelé par des travaux urgents – d’ailleurs il connaît ce récit et sa conclusion.

– Poursuivez, très cher, susurre Élisabeth d’une voix altérée par l’émotion.

– ... Euh... Eh bien, dès ce moment, je ne puis vous assurer du déroulement exact des événements. Ayant perdu

tout sens du temps et des convenances, je me livrai totalement à l'instant présent et à la science vraiment exceptionnelle de Samia. Si elle était vierge de corps, ce que ma langue pouvait constater, elle ne l'était certes pas par l'esprit ni l'éducation. J'en regretterais presque que dans nos établissements et pensionnats, on ne prépare point les jeunes filles et les jeunes gens à l'exercice de la plus sublime offrande que l'on puisse faire à la vie.

La fine main d'Élisabeth défait quelques boutons et se glisse dans le pantalon d'Abraham. Celui-ci, perdu dans ses souvenirs, semble n'avoir rien remarqué.

– ... Enfin, Samia se retourna d'un mouvement de haute voltige et vint s'empaler sur le pieu ni de chêne ni d'écicéa – les deux essences que j'utilise pour éradiquer les non-morts – mais vibrante tour charnelle triomphant de l'hymen offert à sa perforation. Nous poussâmes ensemble un unique cri de jouissance excédée et je sentis ma liqueur vitale prête à se frayer un chemin vers la délicieuse conquête.

Élisabeth entend-elle? Elle vient de s'accroupir et, la tête penchée vers l'entrecuisse de son hôte, s'est emparée du héros de son récit. La voix de Van Helse est d'ailleurs hachée, entrecoupée de soupirs, quand il poursuit :

– À cet instant sortit d'une anfractuosité de la caverne, moitié rampant, moitié voletant, la plus abominable créature qu'il me fût donné d'observer. Une sorte d'homme chauve-souris aux ailes de cuir mat, affublé d'une denture effrayante – deux canines verdâtres, luisant de bave sous les flambeaux – et dont les yeux me vrillaient avec une impatiente méchanceté. À la vue de cette créature, toute excitation m'abandonna et mon sexe quitta le doux pertuis de Samia, telle une couleuvre menacée se réfugiant sous une pierre inaccessible. Ma jolie partenaire fit une grimace (apparemment, cet accident n'était

pas prévu dans sa formation) et tenta de replacer l'objet dans son légitime habitat. Rien à faire. Le charme était rompu. Tout autour de nous des grondements menaçants remplaçaient peu à peu les incantations de bienvenue à la créature qui, de son côté, semblait hésiter sur la décision à prendre : le casse-croûte ou la retraite.

Élisabeth semble n'avoir aucun mal, quant à elle, à réveiller le dieu endormi. Il est vrai que, dans cette paisible pièce au centre de la ville qui se prétend la plus civilisée du monde, le porteur de la divinité n'a rien à craindre d'un destin cruel ; même s'il comprend assez mal la situation, il perçoit le retrait d'Enfantin comme une sorte de consentement.

– À partir de là, les événements se précipitèrent. Il se produisit une grande secousse, comme il arrive fréquemment dans cette région, et les murs de la caverne commencèrent de s'écrouler sur les participants. Des corps furent écrasés sous les blocs. La panique gagna l'assistance. Tous m'avaient apparemment oublié – les officiants n'étant pas les derniers à tenter de fuir ce piège mortel. Je serais sans doute mort là-bas enseveli sous des tonnes de pierre si l'adorable Samia, frustrée de l'accomplissement de son initiation, n'était parvenue à couper mes liens, à me faire sortir et à m'amener dans une retraite sûre, où nous pûmes reprendre, sans être dérangés, la plus belle des cérémonies... Ce que nous renouvelâmes souvent tout au long de mon séjour à Thèbes.

Par la conjonction du souvenir de Samia et de l'habile succion d'Élisabeth, Van Helse sent un puissant jet sortir de son membre et gicler tout bouillonnant dans la bouche accueillante. Élisabeth, gourmande, n'en perd pas une goutte. Puis elle se redresse, adresse à Abraham un petit sourire chiffonné comme pour s'excuser d'une si brève conjonction, essuie ses lèvres avec un mouchoir de batiste brodé à son initiale

enlacée de bien curieuse façon à celle de Prosper et reprend, en lissant sa robe de taffetas mauve, sa place sur la chaise qu'elle éloigne de celle d'Abraham. C'est le moment que choisit Enfantin pour revenir dans la pièce :

– Je vous prie de m'excuser, mon cher Abraham, mais un courrier urgent... Où en étiez-vous? demande-t-il à Élisabeth.

– Monsieur Van Helse venait de narrer par quel moyen quasi miraculeux il avait échappé à une mort affreuse et à un sort plus funeste encore s'il est possible, répond-elle avec une émotion non feinte, tempérée d'un demi-sourire à l'intention de Prosper.

– Ce que je n'ai pas abordé, c'est qu'au moment où ce tremblement de terre providentiel s'est produit, la créature s'apprêtait à consommer les offrandes si appétissantes que nous constituions, Samia et moi. Les blocs croulaient autour de l'abomination – un la percuta même sans qu'elle y prît garde – et sans la vive réaction de Samia, aussi peu désireuse que moi de finir dans l'épouvantable gueule du monstre, nous eussions péri très-certainement cette nuit-là. En fait, la créature avait déjà posé une griffe sur moi quand Samia parvint à me délier de l'autel.

Retroussant la manche de sa chemise, Van Helse montra à ses hôtes une vilaine blessure courant sur son avant-bras, violacée et profonde.

– Mon Dieu, s'écrie Élisabeth... Et cela vous fait-il toujours mal?

– Certaines nuits de pleine lune, la douleur se réveille et je dois, par des embrocations spécifiques – une recette transmise depuis la nuit des temps à ma famille – calmer la purulence et tâcher d'oublier l'affreuse figure qui me hante...

Van Helse est comme habité par ce souvenir térébrant. Cette image le harcèle du fond des âges... Son front se couvre

de sueur. Élisabeth prend sa main et la pose sur son cœur palpitant.

– Cher Abraham, vous savez qu'ici vous ne risquez rien... N'est-ce pas Prosper?

Enfantin et elle échangent un long regard de connivence. Revenu à lui, Van Helse se demande si le vieux pervers n'a pas épié toute la scène par un trou dans le mur qui sépare son bureau du salon. Un silence un peu gêné s'installe entre les trois personnages de ce vaudeville typiquement parisien. Enfantin le rompt :

– Hum... J'ai oublié de vous dire que, parce que j'estime l'homme et le savant, j'ai parlé de notre petite affaire, en toute confidentialité je vous assure, à Ernest Renan pour qui j'ai de l'amitié et que je crois un des esprits les plus avisés de ce temps. Je lui ai même donné une des médailles fabriquées par ce comte de Madoff.

– Renan! dites-vous, s'exclame Abraham. Voilà qui est étrange... Je l'ai moi-même croisé à plusieurs reprises : il s'intéresse à l'histoire de ma famille, qui est peu banale, d'un point de vue philologique. Il veut notamment apprécier combien la culture française peut s'enrichir au contact de civilisations éloignées tant par le lieu que par la langue. Lors d'un de nos échanges, je lui ai confié le carnet tenu par le premier Abraham...

– Aura-t-il fait le lien entre les deux histoires?

– C'est probable. Il conviendrait de l'associer à notre entreprise pour cerner au plus près cette menace que nous sentons peser, vous sur vos amis saint-simoniens, moi sur la clarté du monde. Nos adversaires sont puissants, mais le soleil et la lumière sont, grâce à Dieu, leurs pires ennemis et nos plus fidèles alliés. Il nous faut rencontrer Renan au plus vite.

4

Nuit glaciale et claire. En haut de la tour Saint-Jacques, entre les gargouilles accroupies, au cœur de la cité, silencieux, pensifs devant l'immense besogne qu'ils se sont assignée et qui les attend – la création d'une armée de vampires dévoués, recrutés parmi les naïfs saint-simoniens, pour conquérir la ville puis le monde –, Ninnah et Jonathan¹, qui se font ici appeler Ninon et Jehan, contemplant la ville, la fumée qui s'échappe de mille cheminées, les toits bas qui ondulent presque jusqu'à l'horizon, les clochers qui se répondent de quart d'heure en quart d'heure – sonorité odieuse que celle du bronze béni, qui leur fait grincer les dents –, les palissades et les échafaudages des chantiers, les tours pointues, tout près, de l'autre côté de l'eau, des gardiens de la loi humaine, les ombres, les quinquets, le roulement d'un fiacre attardé qui résonne sur le pavé, la chanson rauque d'un ivrogne, tout cela comme d'une eau-forte.

D'un même mouvement, ils retiennent leur souffle alors qu'un long cri d'horreur retentit dans la direction du fleuve, qui coule brun et glacé, avant que le silence se referme.

– On dirait que nous avons de la concurrence dans cette bonne ville, dis-moi. Qui ose? fait Ninnah, sa main gantée posée sur le parapet. Son compagnon acquiesce:

– Tu as raison, comme toujours, mon éternelle, c'est le cri

1. Voir *Le Vampire de Wall Street*, dans la même collection.

de *nos* victimes, celles qu'honore l'Oblation, celles qui regim-bent à l'idée de rejoindre plus tard nos cohortes. Personne ne sort par ce froid sans de bonnes raisons, ajoute-t-il avec un ricanement qui découvre ce que nous savons. Eh non, mon aimée, nous ne sommes pas seuls à apprécier les bonnes choses. Car on murmure que très haut...

– Aux Tuileries?

– Peut-être. Dans certains cercles. Une rude concurrence, certes, bénéficiant de toutes les protections souhaitables en haut lieu. Toi tu as ton orphelinat, mais d'autres institutions servent à assouvir des appétits de même nature...

Elle éclate d'un rire cristallin quoique un peu assourdi par les siècles :

– Bah! ces mangeurs de grenouilles sont des amateurs mal dégrossis. Quant à ceux qui nous traquent...

– Ah oui! l'évêché aurait un exorciste, un vampirologue, sans doute un cagot borné, rien à craindre de ce côté-là. Ni de celui des dilettantes qui jouent à nous pourchasser – nous avons connu pire à Londres, souviens-toi. Je me soucierais plus d'une réapparition de Van Helse.

– Van Helse est loin, mon chéri.

Jonathan vérifie de la main le bon ordonnancement de sa superbe chevelure d'un noir de jais, puis il s'incline et effleure de ses lèvres la main gantée. Autour d'eux, la ville palpite sous une brume naissante. Derrière, la douceur de ce nid qu'ils se sont aménagé en haut de l'antique tour, idéal perchoir, avec la complicité du gardien, bossu, difforme, dévoué corps et âme à ses Maîtres. D'ailleurs, sans qu'il soit besoin de le rappeler à ses devoirs, ce dernier salue d'un ululement déférent le vol de chauves-souris qui s'élève de la tour. Ninnah daigne sourire :

– Il faut avouer qu'avec Al-Qâsim nous sommes vernis.

– Heureusement que nous ne recevons pas...

– Je te l'accorde, il est un peu rustre et sa présentation laisse à désirer – normalement, le mamelouk est bel homme, et j'imagine mal notre factotum chevaucher sabre au clair à l'ombre des Pyramides ; peut-être n'était-il que valet d'armes ou a-t-il été victime d'un terrible accident. Mais l'essentiel n'est pas là : un authentique initié au culte de Tôt-Draa occupant un poste certes modeste, mais de confiance, en plein Paris, voilà qui vaut son pesant d'or. Regarde-le : lui non plus, je crois qu'il ne dort jamais.

En bas, le mamelouk contrefait, muni d'un énorme gourdin, tourne sans fin dans le jardin, montant la garde, et salue bien bas les ombres qu'il devine accoudées au parapet de la tour.

Ninnah et Jonathan, faisant claquer leur large cape noire, s'accordent alors le plaisir d'un vol de reconnaissance, allant terroriser un cocher de fiacre et son cheval, et se montrant fort mécontents d'un poivrot qu'ils saignent à la sortie d'un caboulot et qui offre à peine un peu de sang dans son vin, du bleu épais des coteaux d'Asnières, pouah.

*

Après-midi, mais l'heure n'a plus guère cours chez les vieillards, pour lesquels le temps s'écoule vers le gouffre en un flux bouillonnant. La pièce est close derrière les épais rideaux verts.

Portant une coiffé paysanne qui a connu des jours meilleurs, en blouse brune, traînant la savate, Augustine, le visage fermé, apporte son eau d'arquebuse à Vidocq, lequel, appuyé de façon immuable contre son poêle, ne lève pas le regard quand elle entre dans la pièce :

– Ça me regarde pas monsieur François mais moi à votre place je ne me laisserais point exploiter de la sorte par cette espèce de curé.

– Pose là ta tisane et mêle-toi de tes affaires.

– Cette prêtraille c'est riche à millions et ça vient encore se servir de vous, y a qu'à voir tous ces bons conseils que vous donnez pour pas un sou.

– Tu écoutes aux portes, maintenant, drôlesse?

– Sûrement pas, je me permettrais pas, mais j'entends, moi. Et celui-là de visiteur il a l'air faux que ça fait peur. Comme tous ceux de son espèce. Souvenez-vous de...

– Je te dis de te taire, à la fin! J'ai remarqué des crottes de souris sous l'escalier et la cuisine est dégoûtante. Tes gamelles puent! Va! Vide tes ordures dans la rue, tu auras moins de mouches sous tes jupes!

– Moi ce que j'en dis, monsieur François, c'est dans votre intérêt. Je suis sûre que ce gars-là il dissimule quelque chose de pas propre et que vous pourriez le faire casquer à volonté.

– Va à ton ouvrage!

– Le traire que vous pourriez! Jusqu'à la dernière goutte!

– Vas-tu filer?

– Monsieur François, vous devriez pas me parler sur ce ton, après tous les services que je vous ai rendus c'est pas convenable envers le pauvre monde.

Vidocq resserre son épais tricot sur son torse amaigri:

– Tu es bien agitée. Approche.

La vieille s'exécute.

– Souffle!

La bouche édentée exhale une odeur de caveau et de vieux tonneau:

– Tu as bu, souillon! Fous le camp!

– Vous ne m'avez pas toujours dit ça...

Et une langue racornie passe de façon obscène entre les lèvres sèches... Vidocq attrape une canne et la lève sur elle

tandis qu'elle s'esquive. Il avale une gorgée de son eau d'arqubuse et la recrache en maugréant :

– Elle a pissé dedans, ma parole!

*

Lumière blafarde, temps glacé. Seule une meurtrière éclaire cette salle dérobée de la tour Saint-Jacques, à la pierre nue, que ne chauffe nul feu, où il gèle, ce dont se moquent par définition les deux immortels, mais pas le mamelouk gardien des lieux, qui claque des dents et se tord de douleur de façon théâtrale :

– Ouïe mon dos! Maîtresse Ninon, sauf votre respect, il me faudrait pouvoir prendre ma journée.

– Ta journée, drôle! Je voudrais bien savoir pourquoi. Te crois-tu dans un phalanstère, jouissant de ton libre arbitre? Et pourquoi pas en Icarie? Ignores-tu à qui tu as affaire? À genoux!

Le mamelouk tombe à genoux et se courbe profondément sur la pierre froide de la salle :

– Je ne l'ignore nullement, ô Sublime Maîtresse en Tôt-Draa. Pourtant, si vous me donniez ma journée je pourrais aller au zouave...

– Comme la chèvre va au bouc? Maraud! D'où sort ce zouave?

Al-Qâsim se tortille, se tenant le dos :

– Je viens d'un pays de soleil, moi. À l'ombre des pyramides, je ne risquais pas d'être perclus de rhumatismes. Et, avec le froid, ceux que j'ai attrapés à la tour me font atrocement mal. Alors, puisqu'on raconte que le zouave Jacob fait des miracles...

– Il masse? Il fait craquer les os tel un rebouteux de village?

– Non, il magnétise. Ouïe, mon pauvre dos!

Ninnah, de façon inattendue, fait montre de bienveillance – peut-être se soucie-t-elle peu de voir paralytique, hors d’usage avant usage, celui dont elle lorgne le shalwar bien garni :

– Suffit. Arrête de te plaindre, prends ta demi-journée et va voir ce maudit zouave. Où demeure-t-il ?

– Loin. Ouïe ! Et ça va me coûter la peau des fesses...

Ninnah n’a guère de sang-froid :

– Que veux-tu que cela me fasse ? Profite de ton quart de journée et file, animal, avant que je m’énerve. Ouste !

Mais Jonathan, qui reposait, les yeux clos, au fond d’un sarcophage de pierre, bondit soudain :

– Je suis curieux de voir ton zouave. Je t’emmène. Montons sur la plate-forme.

Il déploie sa cape, Al-Qâsim s’accroche à sa braguette, reçoit un vigoureux coup de pied, se rabat sur la ceinture et ils décolent, prenant rapidement de la hauteur.

– Quelle direction ? demande Jonathan, assujettissant sa chevelure avec une casquette bien enfoncée et nouée sous le menton par un ruban de satin noir du plus bel effet.

– Euh... d’en haut je ne me repère pas bien. Et puis la brume brouille les repères.

– Cesse de bavasser et accouche.

– Euh... nord-est.

Jonathan lui flanque un autre coup de pied :

– Nord-est, Maître.

Une demi-minute plus tard, le prétendu comte de Madoff et son passager se posent « discrètement » dans un passage – un clochard qui somnole sur une caisse est secoué par un hoquet vineux en les apercevant qui tombent du ciel, puis se rendort, et une matrone se signe précipitamment à maintes reprises, provoquant un chuintement félin et un crachement chez Jona-

than –, avant de gagner la rue de la Roquette, plus exactement le numéro 80, dans la cour duquel patiente une longue file d'éclopés pauvres et riches, tenant chacun un numéro d'ordre. Jonathan, fort de plusieurs siècles d'infamie, n'est pas d'humeur à patienter derrière tous ces clampins et écarte la foule. Des cris de mécontentement s'élèvent :

– Chacun son tour! Allez prendre un numéro chez le concierge! Comme tout le monde!

Jonathan, remorquant Al-Qâsim, distribue des coups de pied :

– Du balai! Viande à canines!

Le zouave, en uniforme – pantalon bouffant, large ceinture, gilet brodé, turban, guêtres blanches, babouches – ouvre la porte de son cabinet et passe la tête dehors :

– Qu'est-ce que c'est que ce foutoir! Pire que la prise de la smala d'Abd el-Kader! Vous deux, les fantaisistes qui paraissez si pressés, c'est à quel sujet?

Efficacement, même si le zouave n'est pas le mieux placé pour évoquer ce point, le mamelouk, lui aussi en tenue orientale, et Jonathan, qui ne quitte jamais sa cape, même pour dormir, ne passent pas inaperçus. Monsieur de Madoff, contrarié, montre les crocs, n'ayant cure des clameurs de ceux qui – les moult dolents – attendent depuis le milieu de la nuit que le zouave s'occupe d'eux :

– Un patient prioritaire!

Et ils entrent, bousculant le thaumaturge, dans un cabinet sombre et poussiéreux, encombré de meubles défraîchis.

– Pas de temps à perdre! Magnétisez-moi ce citoyen-là sans attendre! Votre prix sera le mien.

Et le zouave, pas contrariant, de se livrer à quelques passes sur Al-Qâsim, qui d'un coup se sent beaucoup mieux, s'étire souplement et ronronne de plaisir, lançant même, flaubertien,

un «Tayyib!» satisfait. Jonathan jette un regard alentour :

- Et ça rapporte, ce magnétisme?
- Comme vous voyez... le succès est au rendez-vous.
- Pourtant je suis sûr que la justice vous guette au tournant pour exercice illégal de la médecine, lance Jonathan, perfide.

– Je ne perçois pas d'honoraires pour mes soins et ces messieurs ne peuvent donc pas me coincer; je me contente de vendre mon portrait aux patients que j'ai soulagés, ainsi que des médailles miraculeuses...

Le zouave sort d'un tiroir une photo en buste assez flatteuse (il arbore fièrement cet uniforme qui n'a jamais vu le feu) et une médaille représentant sur l'avert le visage bienveillant du thérapeute et sur le revers un trombone assez mal dessiné. Jonathan considère avec dédain ces grigris auxquels il ne croit pas; il reprend, fielleux :

– Hum... malgré vos précautions, la Faculté vous crucifierait avec plaisir si elle le pouvait. Ça vous dirait, d'avoir de puissants protecteurs?

– Et comment! Des gens à soigner?

– Des patients, plutôt de riches patients tant que nous y sommes, que vous adresseriez à une... confrérie, par mon intermédiaire. Vous qui connaissez tout Paris n'auriez que l'embarras du choix. Et je vous ristournerai dix pour cent du montant de leur adhésion.

– Topez là! Et concrètement?

– Aller à la tour Saint-Jacques, demander au gardien, que voici, le comte de Madoff ou madame de La Hague. Et ne jamais poser d'autres questions.

Jonathan, nerveux, claque compulsivement des mâchoires en répétant «Jamais», ce qui n'échappe pas à l'autre. Mais les affaires avant tout.

– Comme si c'était fait. En attendant, le portrait, c'est dix

francs. Et, comme vous me plaisez, je vais vous jouer un petit air de trombone.

Et le zouave, qui n'a que rarement tenu un fusil et qui de son métier est musicien, d'empoigner son instrument et de souffler une mélancolique autant que rauque mélodie qui a pour effet d'enrager les douzaines de personnes qui attendent dans la cour :

- À mort les resquilleurs ! À l'assaut !
- Ces furieux-là vont défoncer la porte, fait le thaumaturge. Sauvez-vous vite ! Non, pas par là, par la sortie de secours !